



Petra Klabouková

PRÈS DU MUR NORD

Traduit du tchèque par Barbora Faure

Aguillo

« „Stůjte! Ruce vzhůru! Tady Pohraniční stráž!“
Šest slov, jež změnila jejich sen v nejhorší noční můru. »

« “Halte ! Haut les mains ! Gardes-frontières !”
Six mots qui transformèrent leur rêve en leur pire cauchemar. »



Près du mur nord

Financé par l'Union européenne.

Les points de vue et avis exprimés n'engagent toutefois que leur(s) auteur(s) et ne reflètent pas nécessairement ceux de l'Union européenne ou de l'Agence exécutive européenne pour l'éducation et la culture (EACEA). Ni l'Union européenne ni l'EACEA ne sauraient en être tenues pour responsables.



**Cofinancé par
l'Union européenne**

*

La réalisation de ce livre a été soutenue par
le ministère de la Culture de la République tchèque.



**MINISTERSTVO
KULTURY**

*

Ouvrage publié sous le titre original de
U SEVERNÍ ZDI

© Petra Klabouchová, 2023

© Host – vydavatelství, s.r.o., 2023

© Agullo Éditions pour la traduction française, 2025

© Agullo Éditions, 2024 pour la traduction française

www.agullo-editions.com

Conception de la couverture : Cyril Favory

Image de couverture : Julia Kadel / Unsplash

Petra Klabouchová

Près du mur nord

Traduit du tchèque par
Barbora Faure

Agullo



De la cruauté et de la bassesse humaines,
des cœurs et des yeux fermés.
Inspiré par le sort réel de ceux
que les temps à peine révolus ont transformés
en martyrs, en bouchers
ou en aveugles et en sourds.

La nation à elle-même¹...

1 En tchèque, *Národ sobě* : inscription sur le rideau de scène du Théâtre national de Prague, symbole de l'unité et de la force de cette nation, également nom d'un parti non parlementaire prônant notamment la démocratie directe (2015). (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)



OUBLI

« Car le pauvre n'est point oublié à jamais
– jamais ne périt l'espoir des malheureux. »

Psaume 9 : 19



LE GARÇON AU CŒUR TROUÉ

AUTOMNE 1956

Il fait noir et froid. Un noir et un froid terribles, il a peur. Il n'a sans doute encore jamais eu aussi peur. Il tremble au-dehors et au-dedans, les frissons font danser ses mains et son cœur. Ses petits doigts s'enfoncent dans ses paumes serrées d'enfant, prêtes à une lutte pour la survie avec les monstres, que seule sait engendrer la fantaisie d'un gamin de sept ans. L'obscurité de la forêt environnante est effrayante, elle peut cacher n'importe quoi. Des dragons à six têtes des contes de fées, une meute de loups affamés ou des hommes en uniformes verts. C'est de ceux-là qu'il a le plus peur. Parce qu'elle aussi a peur d'eux. Et lui, il lui fait confiance, à elle. Il le faut. Parce qu'en dehors d'elle il n'a plus personne au monde. Il ne la connaît pas encore très bien. Il devrait. Car on devrait connaître sa maman. Et elle dit qu'elle est sa maman. Elle veut qu'il l'appelle ainsi. Il est obéissant, il l'a toujours été. Sauf qu'il oublie de temps en temps ce mot, ce «maman». Et cela la fait pleurer. Pas devant lui, elle se cache. Mais elle a les yeux qui brillent et un sourire très triste. Comme si son cœur se brisait en deux. Il reconnaît cela, au foyer non plus on n'a pas le droit de pleurer. Sauf en secret.

Il ne fait pas exprès, vraiment. Mais il n'a pas l'habitude. Les tatas lui ont toujours raconté qu'il n'avait pas de

maman. Qu'une maman, il fallait d'abord la mériter et lui, ce petit voyou, ne l'avait pas encore méritée.

Un vaurien. Un bordelier. C'est comme ça qu'elles l'appelaient. Les autres enfants, une nouvelle maman avec un nouveau papa venaient tôt ou tard les chercher. Ils venaient deux ou trois fois en visite et puis un beau jour ils emmenaient leur nouveau fils avec une petite valise et ils ne revenaient jamais derrière ces hauts murs. Mais pour lui il ne venait personne. À cause de «son passé», avait-il entendu une fois chuchoter les tatas entre elles. «Ça n'a rien d'étonnant. Les gens corrects ne veulent rien avoir à faire avec un gosse pareil», avait dit la plus vieille des tatas à Markéta. Markéta était encore nouvelle et elle n'était pas comme les autres. Elle était gentille. Elle savait câliner et êtreindre. Et elle n'avait pas cessé, même lorsqu'elle avait tout su de lui. Il avait parfois l'impression qu'elle le serrait dans ses bras encore plus fort qu'auparavant.

Il ignorait ce que signifiait cette expression : «son passé», mais ce n'était peut-être pas si terrible, puisque quelqu'un est finalement venu le chercher, lui aussi. Maman. Certes, elle n'apportait pas de cadeaux, mais un jour il y en aurait. Elle le lui avait promis. Quand ils arriveraient à s'enfuir de ce royaume ensorcelé plein de méchants soldats qui ne voulaient pas que le petit prince aux cheveux d'or ait lui aussi sa propre maman. Elle disait qu'il y avait une frontière au milieu de ces forêts hantées et, de l'autre côté, un pays de contes où ne régnaient pas des rois cruels et où on ne mettait personne au cachot. C'est là qu'ils devaient arriver, pour pouvoir vivre ensemble. Pour toujours.

Elle l'avait attendu devant l'école. Il l'y avait déjà vue une ou deux fois. Elle ne faisait que regarder, de loin, de l'autre côté du trottoir et elle s'essuyait le nez et les yeux avec un mouchoir. Elle lui faisait un peu peur, mais quelque chose

l'attirait vers elle. Il l'observait en secret, au moins du coin de l'œil, et quand leurs regards s'étaient croisés, ils avaient tous deux sursauté comme lorsqu'on touche un fourneau brûlant.

Elle était bizarre. Maigre, terriblement maigre, presque comme le squelette du laboratoire de sciences naturelles. Elle n'arrêtait pas de tirer les manches de son pull sur ses poignets, elles avaient fini par être distendues comme des guêtres. Les tatas l'auraient tellement puni pour ce genre de chose qu'il n'aurait pas pu s'asseoir pendant une semaine. Mais elle, non, elle se tenait toujours là, elle le regardait et elle étirait ce vilain pull gris pour que personne ne remarque les blessures sur ses bras.

Elle avait sûrement peur. Il sait reconnaître la peur. Elle n'arrêtait pas de regarder tout autour, de tous côtés, dans les fenêtres des maisons et dans les voitures garées le long du trottoir. Comme si elle jouait à cache-cache avec quelqu'un. Quelqu'un de très méchant. Triste. Il n'avait en fait jamais vu quelqu'un au regard aussi triste. Et elle était jaune. Un peu jaune et un peu grise, elle n'avait pas les mêmes couleurs que les autres mamans. Parce qu'en fait ce n'était pas encore sa maman.

Jusqu'à ce lundi. Le cours s'était terminé tard. Le soir tombait presque. Les autres enfants de sa classe se dépêchaient de rentrer chez eux pour retrouver leur maman et leur papa. Lui, il n'avait personne à retrouver. Il traînait comme chaque jour dans la ruelle latérale, de l'école primaire vers le parc, où le portail du foyer se profilait entre les arbres morts d'automne. Lentement, pas après pas, seul. Quand il a senti ce bras étranger autour de sa taille, et la main de quelqu'un qui lui couvrait brusquement la bouche et le nez, c'était déjà trop tard. Il n'a même pas eu le temps de piper. Ces mains sentaient le savon et elles l'avaient attiré dans l'entrée d'un des immeubles décrépits le long du chemin.

C'est là qu'ils ont fait connaissance, dans le couloir sombre, puant les poubelles de déchets ménagers. Elle lui faisait peur. Très peur. Tu vois bien, tu aurais dû écouter les tatas. Te dépêcher de rentrer. Voyou. Chenapan. Vandale. Bordelier. C'est comme ça que finissent les petits garçons qui ne savent pas obéir. Avec une dame bizarre. Une vilaine dame maigre, pleureuse, peut-être un peu folle, qui vole les enfants innocens. Et lui, personne ne va le chercher, c'est sûr. Avec « son passé ». Les tatas seront juste contentes qu'il ne revienne jamais et il n'a personne d'autre dans tout le monde entier. Alors il est resté accroché entre ses bras comme une poupée de chiffon. Sans se débattre, sans crier. Il ne faut pas, sinon tout sera encore pire. C'est ce qu'on lui avait appris. Chaque fois qu'après l'extinction des feux les grands garçons descendaient sur lui de leurs lits à étages. Et les tatas ? Elles faisaient semblant de ne rien savoir. Qui aurait voulu le défendre, lui, justement lui ? Il pouvait mille fois faire semblant de dormir. Il n'y échappait jamais. Enroulé dans la couverture piquante pour atténuer les coups. Si une extrémité dépassait de dessous la couverture, ils s'en amusaient encore plus. Les uns à coups de pied, d'autres en mordant, surtout ne pas se laisser arracher la couverture sur la tête.

Une seule fois il n'avait pas réussi à la retenir. Ils l'avaient arrachée de ses poings serrés, ils étaient si nombreux et lui était tout seul. Contre tous. Il gardait les yeux fermés et priait qu'ils le laissent tranquille, ou que tout soit enfin fini. Il ne se souvenait même plus qui lui avait appris cette prière. Sûrement pas les tatas. Au foyer, on n'avait pas de Dieu, depuis longtemps. Avant, il y avait des croix aux murs, mais il ne restait que leurs ombres sur l'enduit, et les bonnes sœurs avaient été remplacées par des tatas en tablier.

Il était roulé en boule sur le vieux matelas comme un chiot apeuré. Il entendait le souffle amusé des garçons, les

ricanements. Ils étaient toujours là. Mais ils se taisaient. Cela n'aurait rien de bon. Puis il entendit un faible murmure d'eau. Le liquide chaud et malodorant coulait sur son visage, dans son oreille, dans ses narines. Finalement, quelqu'un lui avait de force ouvert la bouche et il avait senti l'arrière-goût aigre, cuisant, qui ne tarda pas à la remplir à ras bord. Ils attendaient qu'il avale. Il n'avait pas d'autre possibilité. Il ne se souvient plus de la suite. Juste qu'il ne fallait ni crier ni pleurer. Et que, pour la première fois de sa vie, il avait senti dans son cœur un grand désir de vengeance, de leur faire du mal à tous, vraiment tous. Un désir qu'aucun enfant ne devrait jamais ressentir.

Alors, dans cette entrée du vieil immeuble, il ne faisait qu'attendre sans bouger. Un agneau à l'abattoir. Elle l'étreignait, le serrait si fort, si avidement, qu'il n'arrivait pas à respirer. Il sentait son souffle saccadé et des larmes brûlantes qui coulaient sur ses épaules et dans son dos enflammé. Ce n'étaient pas les siennes. Mais lui, il était à elle. C'est ce qu'elle disait. Qu'elle était sa maman. Qu'on le lui avait volé et qu'elle allait maintenant le reprendre. Enfin. Elle avait attendu si longtemps. Elle parlait à tout rompre, vite et de manière incohérente, il avait du mal à la comprendre. Elle lui semblait folle. Elle l'était sûrement de l'attraper ainsi, de lui embrasser le front, les joues, les mains, de le palper sans fin comme si elle voulait s'assurer qu'il était bien réel.

Il avait même peur de respirer. Comment échapper à cette folle ? Comment se dégager de son étreinte malade ? Ses yeux cherchaient désespérément une échappatoire dans la nuit. La quitter, au plus vite, les mamans ne sont pas comme ça, n'est-ce pas ? Mais il n'avait aucune chance, elle le serrait, elle lui écrasait presque la main dans sa paume en sueur en le traînant dans la rue jusqu'à l'arrêt le plus proche. Puis ils avaient traversé tout Prague en tramway. Mille fois il aurait

pu se mettre à crier, demander de l'aide. Mais il n'avait pas osé. Tous les regards autour ne faisaient que glisser sur eux sans intérêt. Personne ne l'aurait aidé, c'était sûr. Car tous les gens qu'ils croisaient étaient depuis longtemps au courant de «son passé», c'était sûr et certain. Peut-être qu'on voyait cela sur lui au premier regard. Alors il se taisait, tenait sans renâcler sa main et attendait de voir ce qui allait se passer.

Les jours suivants, ils avaient dormi dans une ferme en ruine au-delà de Prague. Ils y étaient arrivés à pied, en traversant la forêt dans le noir, pour que personne ne les voie. À chaque fois qu'ils apercevaient au loin les lumières d'une maison ou quelqu'un de vivant, elle changeait aussitôt de direction. Il avait l'impression d'errer dans un cercle ensorcelé. Il tenait à peine sur ses jambes, il trébuchait sur les racines des arbres, dénudées par la pluie, il glissait dans la boue qui se prenait en glace. Elle serrait fort sa menotte, elle ne la laissait jamais échapper, pas même un instant. Lui n'aurait pas pu revenir, mais elle savait exactement où elle allait. La bâtisse était une ruine abandonnée cachée dans un verger moribond au milieu de petits champs couverts de tiges automnales de mauvaises herbes, loin de tout et de tous. On ne pouvait pas dormir à l'étage, la charpente du toit s'était effondrée par endroits et il pleuvait à l'intérieur depuis des années. En bas, c'étaient les fenêtres qui manquaient. À la cuisine, quelques vieilles casseroles jonchaient le sol, près de la table, une chaise boiteuse dont la laque bleu clair s'épluchait par lambeaux. Et sur les murs humides, imprégnés de la pestilence putride de ce mois de novembre, quelques cadres avec des photos gondolées par l'humidité.

Elles lui faisaient peur. Leurs visages toisaient sévèrement le petit intrus, où qu'il se cache. Ils n'avaient sans doute pas survécu à la guerre. C'était sûr, personne n'était revenu là depuis tout ce temps. Peut-être seulement quelques

chapardeurs des environs, venus chercher gratuitement les volets et les tuiles.

C'est là qu'elle lui apprit les règles. C'étaient leurs dix commandements. Les vrais, ceux édictés par Dieu, Celui qui les voit de là-haut et juge leurs actions jour après jour, ceux-là elle les lui apprendrait quand ils auraient atteint ce nouveau monde, bien au-delà des frontières. Bientôt. Très bientôt. Ils attendaient seulement Tonton, qui allait les y conduire. Il était le seul à connaître le chemin. Le seul pour qui les règles ne comptaient pas.

Les règles. Il avait dû les lui jurer. Il ne comprenait pas encore, mais il apprenait lentement que c'était désormais sa nouvelle vie. Avec elle, ici et maintenant. Sur le sol humide, enroulés dans des couvertures moisies, dans le froid et la faim. Mais pourtant mille fois meilleure que sa vie d'avant. Avec les punitions sévères des tatas, les humiliations nocturnes dans l'obscurité du dortoir, derrière les hauts murs qui divisaient le monde : les heureux au-dehors, et à l'intérieur, ceux avec « un passé » et sans avenir. Alors il répétait avec elle leurs propres dix commandements, encore, encore et encore, jusqu'à les chuchoter même la nuit, en dormant.

« Cache-toi devant les gens ! »

« Ne fais confiance à aucun inconnu ! »

« Ne fais confiance qu'à maman ! »

« Si on te trouve, sauve-toi ! »

« Si on t'attrape, tais-toi ! »

« Ne dis ton vrai nom à personne ! »

« Ne dis à personne les noms de ceux que tu aimes ! »

« Personne ne doit connaître ta cachette ! »

« Ce n'est pas un péché de mentir aux méchants. »

« Ne pardonne pas, le pardon n'appartient qu'à Dieu ! »

Elle se réveillait souvent en criant et en sueur. Parfois, elle faisait de mauvais rêves même dans la journée. Elle

entendait des voix qu'il n'entendait pas. Derrière les fenêtres sans vitres, elle voyait des ombres qu'il ne voyait pas. Ou peut-être que si. Au bout d'un temps, lui aussi commença à les deviner. Ces méchants au-dehors. Ces inconnus, ces hommes cruels qui voulaient de nouveau les séparer. À chaque fois, elle se jetait avec lui sur le sol, sous l'unique table appuyée contre le mur et ils y passaient des heures et des heures, allongés sans bouger jusqu'à ce que les ombres et les voix dans sa tête les laissent tranquilles. Elle le protégeait de son propre corps et étouffait de sa main le bruit de son souffle apeuré. Avec l'autre main, elle tenait toujours la sienne, en fait, elle ne l'avait pas lâchée une seule petite fois depuis le moment où ils s'étaient rencontrés près de l'école. C'est là qu'il avait pour la première fois remarqué les énormes cicatrices qu'elle cachait sous son pull-over étiré. Les coutures grimaçantes d'une peau qui n'avait pas encore eu le temps de se ressouder. Rouges, enflammées, avec une odeur aigre due au liquide épais qui s'en écoulait. Aux avant-bras, de profondes brûlures noires, grandes comme la pointe incandescente d'une cigarette. Elle continuait à lui faire peur. Elle était différente, pleine de douleur. Au-dehors comme au-dedans. Elle le serrait contre son cœur, elle le berçait d'un côté à l'autre, comme si elle ne le tenait pas, lui, mais un nourrisson qui venait de naître, et ses pleurs en sourdine se transformaient peu à peu en une berceuse tenue.

Fais dodo, mon ange, dors, mon petit,
 Maman berce son enfant
 Dodo, dodo, nanni, petit
 Maman berce son enfant.

Elle l'appelait différemment. Pas du nom qu'il connaissait au foyer. Jozífek².

— Mon petit Jozífek.

— Mais je ne m'appelle pas comme ça, maman.

Elle le regardait chaque fois d'un air surpris. Comme si elle ne s'attendait pas à ce qu'il sache parler. Car son Jozífek ne pouvait pas encore parler. Son bébé, qui en était à peine à ses premiers petits pas.

— Mais si, tu t'appelles comme ça, mon petit idiot. Mais ne le dis jamais aux inconnus. Tu t'appelles mon petit Jo. Comme ton papa.

Ses yeux se remplissaient toujours de larmes, alors il parlait de moins en moins pour ne pas apporter une douleur supplémentaire à cette nouvelle maman pleine de cicatrices ouvertes. Finalement «Jozífek» lui plaisait beaucoup plus que le nom sur son armoire écaillée du foyer. Peut-être parce que personne ne l'avait jamais prononcé comme elle savait le faire. Avec amour.

Elle racontait. Pendant tous ces longs jours, ces longues nuits qui n'avaient ni début ni fin, elle racontait. Sa propre histoire. Elle parlait de lui, d'elle, de son papa, de la grand-mère, du grand-père, de son village natal, du petit chien qu'il appelait Poutia parce qu'il ne savait pas dire Pountia. Il ne faisait qu'écouter, il ne se souvenait de rien. De rien du tout. Ni d'elle, ni de la grand-mère. Peut-être de Poutia. Peut-être. Il n'en était pas sûr. Il voulait terriblement se souvenir, lui dire qu'il se souvenait. Et elle continuait à parler et tous ces mots se mélangeaient dans sa tête brouillée, le vrai et le

2 Diminutif de Jozef. Les diminutifs sont très courants en tchèque, surtout lorsqu'il s'agit de noms d'enfants. Ils sont nombreux dans la suite du texte, notamment pour les prénoms féminins : Růžena – Růženka; Hana – Hanička; Věra – Věruška; Lída – Liduška, Lidunka; Eva – Evička; Běla – Bělinka, etc.

rêvé, ce qu'il était la veille et ce qu'il avait peut-être été jadis dans un lointain passé.

Ses histoires commençaient peu à peu à donner une forme aux nouveaux souvenirs. Son esprit dessinait l'image des visages et des parfums perdus. Peut-être la reconnaissait-il déjà. Il la reconnaissait, c'était presque sûr. Sa vraie maman.

Il lui semblait sentir l'odeur du poil mouillé de Poutia, les poils doux de ses oreilles de chien. Il voyait son regard triste sur le seuil de la maison quand sa maman était partie avec ces messieurs inconnus en uniformes verts, quand ils l'avaient emmené, lui aussi, pour l'enfermer à jamais derrière ces hauts murs avec leur lourd portail. Quelqu'un pleurait. Une vieille femme pleine de rides et de larmes. Sa grand-mère. Jozífek, Jozífek! Mais il n'était plus là. Et son papa non plus n'était plus là.

Il ne savait pas combien de jours s'étaient écoulés dans la maison du silence et des ombres. Il ne sentait plus la faim, il y avait longtemps que son petit ventre avait cessé de gargouiller, seule la tête lui tournait et ses jambes obéissaient mal. Et puis un jour il ouvrit les yeux et dans l'obscurité de la pièce, face à la clarté de la lune qui entrait par l'embrasure vide de la fenêtre, il vit se dessiner la haute silhouette d'un homme. De peur, il cessa de respirer. Les battements de son cœur retentissaient dans sa tête comme un train à l'approche. Il se serra sous la table contre sa taille pleine de cicatrices, si fort qu'un gémissement de douleur s'échappa des lèvres de sa maman. Mais elle n'avait pas peur. Pas cette fois-ci. C'est justement cet homme en manteau gris qu'ils avaient attendu ici pendant tout ce temps. Tonton était arrivé. Tonton était arrivé et il fallait se mettre en chemin. Tout de suite. Pour la première fois de sa vie, il était monté dans une vraie voiture. Son estomac se tordit, le paysage derrière la vitre se transforma en traînées floues et il se concentra de toutes ses

forces sur la petite voiture anglaise bleue accrochée aux clés de contact, pour éviter de vomir. Elle continuait à le tenir par la main, comme si leurs paumes représentaient leur lien pour toute l'éternité. La nuit s'épaississait. Lorsqu'ils s'arrêtèrent en lisière de la forêt, on ne voyait même pas les premiers arbres. Quelque part devant eux se trouvait cette frontière interdite et, au-delà, ce monde plein de couleurs, de Dieu et de gens qui ne sont pas obligés d'avoir peur des ombres de la nuit. Tonton expliqua la route à sa maman. Il ne les accompagna pas. Il ne pouvait pas. Il devait partir là-bas, de l'autre côté, pour en emmener d'autres. Tous ceux qui ne voulaient plus avoir peur.

Et lui, il a maintenant une peur terrible. Ils trébuchent, ils tombent, ils sont obligés de s'arrêter à tout moment et d'écouter : le silence de la forêt ne cache-t-il pas d'autres intrus ? Ne sont-ils pas poursuivis ? Des ombres et des voix ? Les ombres et les voix, elles sont de nouveau là, nombreuses tout autour. Mais celles-ci sont réelles, la forêt nocturne est pleine de vie et de mort. Le chemin est long, si long. Ils marchent toute la nuit, le jour va bientôt se lever. Il faut qu'ils y arrivent avant que les premiers rayons de soleil ne révèlent leurs traces aux yeux de tous.

Il est à bout de forces. L'air est de plus en plus glacial, à chaque fois que le vent souffle, l'étreinte gelée de ces bois noirs l'enserme et il tremble comme les brins d'herbe sèche tout autour. Heureusement qu'elle est là, avec sa main chaude. Il l'entend réciter un poème tout bas. Qui parle du Tout-Puissant qui tient Sa main protectrice au-dessus de leurs têtes et ne les abandonnera jamais. Il ne connaît pas ce poème, mais il verse du calme dans sa petite âme apeurée. Comme cette tisane chaude que quelqu'un, dans son souvenir, verse dans une petite tasse en porcelaine avec trois cœurs. Une vieille femme pleine de rides. Jozífek! Mon petit Jozífek!

Les arbres se font moins denses. Cette clairière devant eux est pleine de dangers. De trahison. Comme pour la biche obligée de quitter son abri forestier, d'abandonner la cuirasse protectrice des arbres pour sortir dans un lieu où tout le monde peut la voir. Où les loups sont rois. Ils pressent le pas. De plus en plus. Il n'arrive plus à suivre. Il flotte derrière elle, accroché à sa main, comme le ruban d'une guirlande en papier crépon. Quelque chose ne va pas. Quelque chose ne va pas du tout. Leurs pas ne sont plus seuls. Il entend de tous côtés le craquement de petites branches et le froissement des feuilles tombées. Elle aussi l'entend. Ils ne peuvent pas revenir en arrière. Ils ne marchent plus, ils courent. Il ne sent plus le sol sous ses pieds. Elle le tient dans ses bras, un petit paquet aux cheveux clairs, et elle s'enfuit avec lui. Avec ses dernières forces. De son dernier souffle.

— *Halte! Haut les mains!*

Mais c'est impossible, non ? Maman ne peut pas s'arrêter, elle doit arriver de l'autre côté, là où Dieu l'attend. Elle ne peut pas lever les mains. Puisqu'elle doit le porter. Pour les siècles des siècles.

— *Gardes-frontières! Stop ! Haut les mains!*

Les hurlements de ces hommes en uniformes verts, qui les entourent de partout, se répercutent sur les sommets des collines et reviennent en écho cent fois multiplié. Mais elle ne s'arrête pas. Même lorsque la première balle lui traverse le corps. Dieu n'est plus qu'à quelques pas. Il les attend au bout de ce pré. L'aboiement de la deuxième décharge de mitrailleuse s'élève dans la nuit. Pendant un instant, rien ne se passe. Rien du tout. Et puis soudain elle tombe. Tout tombe autour de lui. Il sent dans la bouche le goût de la fange. Les pas des soldats en lourdes bottes militaires se rapprochent. Elle respire encore. Difficilement, par à-coups. Jozífek!

— *Achève-la!*

Le plus vieux des deux, en manteau gris, hurle à l'oreille du jeune aux yeux exorbités qui tient la mitrailleterie en tremblant. Tonton.

— Allez, bon Dieu! Ils ne t'ont rien appris, à la caserne? Les morts ne parlent pas!

— Non! crie-t-il par toutes les parties de son petit corps et il serre dans ses bras le paquet de chair ensanglantée qui le tenait il y a encore un instant.

Il doit la protéger. Maintenant c'est à lui de le faire.

Ce dernier coup à bout portant lui bouche les oreilles. Une douleur aiguë lui traverse l'épaule gauche. La balle est passée tout près au-dessus du cœur. Mais les épaules enfantines n'arrêtent pas les balles. Il sent toujours la main maternelle dans la sienne. Pour les siècles des siècles. Mais maintenant elle ne le tient plus. Elle ne bouge pas. Comme la main d'une poupée morte. Quand ils les séparent, quand ils arrachent sa main de celle de sa maman, le monde autour de lui s'effondre. Il explose en mille particules sanglantes, inutiles. Un désir insatiable de vengeance lui embrase de nouveau le cœur, leur faire du mal à tous, vraiment à tous. Un sentiment que jamais aucun enfant ne devrait connaître.

— Maman! appelle-t-il.

Maintenant il se souvient, maintenant il pourrait le lui répéter jusqu'à la fin du monde. Mais ses yeux ouverts ne le voient plus. Ils regardent dans la nuit de cette forêt maudite, quelque part au loin, là où Dieu les attendait. Elle est déjà auprès de Lui. Et l'enfant est resté de nouveau tout seul.

— Maman!

Le silence. Un silence de mort. Plus de Jozífek. Plus jamais.

— Et ce chiard?

— Qu'est-ce que j'en sais?

— *Je... je ne peux pas... pas les enfants... s'il vous plaît, pas les enfants.*

Tonton renifle avec mépris et repousse le canon de mitraillette dans les mains tremblantes de l'autre gardien de la frontière merveilleuse.

— *Comment tu t'appelles? Bon sang, comment tu t'appelles, dis-moi?*

Silence. Il s'appelle Jozífek. Mais il est désormais le seul au monde à le savoir. Et il ne va pas le leur dire. Il se souvient très bien des commandements.

«Ne dis ton vrai nom à personne!»

Oui, maman!

«Ne pardonne pas, le pardon n'appartient qu'à Dieu!»

Oui, maman!

LA SOIGNANTE DES MOURANTS

PRINTEMPS 2008

Le corps de la vieille femme est profondément enfoncé dans les oreillers au logo délavé de l'institution. Faible, muette, mourante. On dirait une marionnette dont on aurait coupé tous les fils. Les mains osseuses, couvertes d'une peau tendue pleine de taches de vieillesse, gisent, immobiles, le long du corps. Elle n'a même plus la force de tourner la tête pour ne pas être aveuglée par les premiers rayons du soleil printanier qui ont réussi à pénétrer dans la chambre malgré les rideaux fermés. Les yeux sont clos, de toute manière, ils en ont vu assez sur cette terre. La bouche édentée est béante. Elle pèse moins que la couette qui recouvre son corps, un petit paquet d'os et quelques cheveux blancs sur le crâne apparent. Une vieille décrépète, arrivée au bout de son chemin. Sa fille est auprès d'elle. Ils l'ont appelée tôt ce matin, il faisait encore nuit. Pour qu'elle vienne lui faire ses adieux. Elle venait de terminer son service de nuit, elle était juste en train d'enfoncer la clé dans la serrure de l'entrée. Sa mère avait toujours su choisir le bon moment.

Elle s'était dépêchée de traverser la ville, désemparée, surprise soudain par cette annonce dont elle connaissait l'imminence depuis des semaines. Dans le tramway à moitié vide, transportant les derniers ivrognes et les premiers ouvriers, elle avalait en silence les larmes incontrôlables qui coulaient

sur ses joues. Pour sa mère, pour elle-même. Pour ce que personne ne pouvait lui rendre. Elles étaient plus amères que salées. La mort met un point final à tout, mais son histoire à elle était terminée depuis longtemps.

Mère était morte pour elle depuis de longues années. Et même si cette vieille femme mourante vivait encore cent ans, elle ne pourrait de toute manière pas réparer certaines choses.

Elle est assise près de son lit, et observe ce visage délabré et endormi. Le bruit régulier de l'aiguille, qui avance sur l'horloge accrochée au mur de la chambre, mesure les derniers instants de la vie de Mère. Tic-tac, tic-tac, tic-tac. Inexorablement, impartialement. Elle est encore là, elle est encore là pour un moment, la femme devrait vouloir arrêter le temps, la retenir à tout prix, la supplier. Maman, ne pars pas encore! Mais dans son for intérieur, tout ce qu'elle désire, c'est que cette porte qui mène de l'autre côté de l'existence humaine se referme au plus vite et que tout soit enfin terminé. Pour l'amour de Dieu, qu'elle n'ouvre plus les yeux. Ses yeux gris, sévères, dans lesquels, petite, elle cherchait en vain un signe d'amour et où, adulte depuis longtemps, elle ne trouvait que mépris. Elle ne veut pas qu'elle la voie pleurer.

Elle est là parce qu'elle y est obligée. C'est ce que tout le monde attend. Et elle n'a jamais eu le courage de s'écarter de ce que les autres exigent. Alors elles passeront ensemble par ce dernier supplice. Même cela, la vie ne le lui a pas épargné. Mère l'avait jadis tenue dans ses bras, encore toute humide et ensanglantée, elle avait été présente à sa première inspiration et maintenant c'est elle, sa fille qui attend sa dernière expiration.

Elles ne se sont jamais comprises. Mère avait dès le tout début érigé entre elles un mur que sa fille avait depuis longtemps cessé d'essayer de franchir. En réalité, elle n'avait même jamais réussi à voir de l'autre côté, à apercevoir ce qui

se cachait réellement derrière. D'ailleurs son père non plus n'avait pas réussi. Pendant des années, elle avait en vain essayé de comprendre ce qui les avait jadis réunis, ces deux-là. Elle ne se souvient pas qu'ils se soient un jour entendus. Dès ses tout premiers souvenirs, ce n'étaient que disputes. Les criailleries affectées de sa mère, les longs silences de son père. De plus en plus longs. Ils en étaient venus à ne plus se donner que le mode d'emploi pour survivre dans la succession de jours inutiles. « Éteins derrière toi. Ce soir je rentre tard. Tu as ton dîner dans le four. À table, c'est prêt. Mets le réveil pour demain. » Ils se détestaient en silence, mais d'autant plus fort. Et cette haine l'avait, paraît-il, fait venir au monde, elle. C'est du moins ce qu'ils lui faisaient clairement comprendre. Elle était l'enfant dont ils avaient besoin pour s'insérer sans problèmes dans la société d'alors, avec sa normalité pathologique. Une mère au travail, un père bon citoyen, des vœux pour la fête des Mères et la demande d'un appartement plus grand. Le slogan principal de l'époque était : Ne pas sortir du rang ! Et eux ne sortaient certainement pas du rang. Une famille parfaite, normale, bâtisseuse de l'État, du moins vue de l'extérieur.

À la maison, elle ne s'était jamais sentie chez elle. Plutôt comme si elle était dans une salle d'attente de dentiste ou dans un cabinet d'avocat. Voilà grosso modo la chaleur que dégageait l'âtre familial. Mère n'appelait son père que par son nom de famille. Heřta. Lui ne la nommait pas, sinon devant sa fille, il disait alors « maman », pour que les choses soient claires. Il avait toujours eu l'esprit pratique. Même lorsqu'il s'était mis à boire. Il buvait à doses précises et régulières pour passer sa vie sous le socialisme réel, aux côtés de son épouse hystérique. Il n'était jamais ivre, mais Dieu merci jamais tout à fait sobre. Il remplissait les petits verres à intervalles réguliers, comme un fumeur acharné allume ses

dix cigarettes quotidiennes. Mère lui avait dit qu'il avait commencé lorsqu'elle était née. Elle savait clairement qu'il était responsable de leur mariage raté et de sa vie perdue.

«Ta faute. Heřta n'a jamais voulu... et moi, idiot, j'aurais dû l'écouter. Mais moi, non, je voulais un gosse et j'ai un gosse. Une ingrate, qui met sa vieille mère à mourir dans une institution comme un chien galeux», ce furent ses dernières paroles lorsqu'elle l'avait aidée, plusieurs mois auparavant, à déménager dans la maison de retraite. Mère, vexée, avait par la suite refusé de lui parler et elles n'auront sans doute plus le temps de s'en dire davantage.

Tant que c'était possible, elle s'était occupée d'elle. Pourquoi ? Parce que, malgré tout, cette femme quasi étrangère était officiellement sa maman. Enfant, elle n'avait jamais manqué de nourriture ni de vêtements propres. Et l'acte de naissance ne dit rien nulle part sur l'amour maternel. Elle lui rendait exactement ce qu'elle avait reçu dans son enfance. Les soins, un diner chaud, un lit propre. Cela lui paraissait de son devoir. Car elle est infirmière. Toutes ces années de labeur lui ont permis d'atteindre le poste d'infirmière-chef.

C'est la seule chose, ou presque, qu'elle a en commun avec Mère. Sa maman a travaillé toute sa vie comme infirmière en maternité, tandis qu'elle est infirmière dans cette maison de retraite avec soins palliatifs. Dans ce même établissement où Mère en arrive maintenant à son dernier souffle. Malgré tout, elle ne l'avait jamais abandonnée, elle n'avait pas pu. Elle voulait rester près d'elle chaque jour, jusqu'à la fin. La Soignante des mourants.

Son père était parti depuis longtemps. D'abord de la maison, puis totalement. À la retraite, les petits verres de vodka étaient devenus de plus en plus fréquents, ils lui servaient à purger sa conscience et à y noyer ses souvenirs. Il commença

à tomber en ruine. D'abord les dents, puis le foie et enfin les genoux. À cette époque, elle n'avait pas la moindre idée de ce qui plombait son âme à tel point que seuls les litres de vodka la maintenaient à la surface. À force de boire, il avait sombré dans une profonde psychose paranoïaque, obsédé par ses fantasmes et victime d'effroyables hallucinations. Il avait passé la dernière partie de sa vie derrière les murs d'un asile psychiatrique. Il n'en était plus sorti. D'ailleurs, il n'en avait pas spécialement envie.

Puis vint le tour de Mère. Problèmes cardiaques et démence sénile, peut-être d'ailleurs dans l'ordre inverse, qu'importe. Elle commença peu à peu à perdre le sens de la réalité. Un vent de fraîcheur plutôt agréable. Du moins au début. Elle cessa de la couvrir de reproches quotidiens et de toute cette horreur rageuse qu'elle portait en elle depuis des années. En fait, il lui arrivait parfois de ne pas la reconnaître, elle oubliait son propre nom et celui de sa fille, elle ne se souvenait pas que cette mioche ingrate était jadis sortie de son ventre. La Soignante des mourants ne souhaitait d'ailleurs pas grand-chose d'autre. La débrancher, éteindre pour un moment ces yeux gris et glacés.

À la fin, elle n'y arrivait plus. Personne ne pouvait désormais rien lui reprocher, n'est-ce pas ? Elle était presque arrivée à l'âge de la retraite, ou aurait au moins mérité une promotion, si seulement les services sociaux n'avaient pas manqué à ce point de bras, et si elle n'était pas une bonne poire qui se laissait toujours persuader.

L'état de Mère arriva à une phase où elle avait besoin de surveillance jour et nuit. Et elle, elle était seule. À cause d'eux, elle n'avait jamais fondé sa propre famille. Oui, c'était leur faute, à eux, et à eux seuls. À voir sa Mère et son père, elle en avait perdu toute envie. Elle ne faisait pas confiance. Elle ne pouvait pas croire à l'amour, au bonheur,

aux parents bien-aimés et aux enfants reconnaissants. Peut-être seulement dans les réclames pour le café du matin. Maintenant, elle en était plutôt satisfaite. Une infirmière vieillissante en léger surpoids, un début d'arthrite, une paie de misère et une Mère invalide sur le dos. Elle aurait difficilement trouvé la force de faire la cuisine pour un mari bedonnant ou de garder le week-end des petits-enfants gâtés. Avec son salaire minable, elle déboursait le complément qui offrait à Mère le luxe d'une chambre individuelle, qui lui permettait de s'en occuper elle-même. Amère ironie de la vie. Il restait à la Soignante des mourants juste de quoi se payer pour dîner deux petits pains et du fromage fondu en promotion. C'était sa manière de s'acheter une bonne conscience, au vu et au su de tous. Mère ne l'aurait jamais fait enfermer dans une institution, alors qu'elle l'avait parquée dans cette antichambre de la mort et elle s'en sentait soulagée. Profite de tes proches avant qu'il ne t'en reste que des souvenirs. C'est ce qu'on dit, ou quelque chose d'approchant. En réalité, elle vivait avec l'unique espoir d'arriver même à effacer de sa mémoire ce dernier souvenir qu'elle avait d'eux.

Les quelques semaines suivantes, l'état de Mère commença à se dégrader de manière dramatique. Elle maigrissait. Terriblement. Elle fondait littéralement à vue d'œil. Elle s'enfonçait de plus en plus profond dans les oreillers de son lit de mort. En un mois à peine, il ne resta d'elle que les os et ces yeux gris, tout au fond d'un visage rongé par la maladie. Personne ne savait exactement pourquoi.

«L'âge, son diagnostic : plus envie de vivre. Malheureusement, la vieillesse ne connaît pas de fin facile. Croyez-moi, pour votre maman, ce sera mieux si les choses s'accélérent. Laissez-la partir en paix», disait le docteur en essayant de la préparer au pire. Comme si elle avait voulu l'empêcher de partir.

Mère sursauta plusieurs fois faiblement dans son lit. Cela ne va plus durer longtemps. C'est ce que tu voulais, non ? Qu'elle ait la monnaie de sa pièce. L'instant d'avant, la Soignante des mourants désirait seulement voir s'envoler le passé, tout ce malheur, ces non-dits, disperser au vent sa propre douleur en même temps que les cendres de Mère, pour pouvoir peut-être même enfin pardonner.

Mais, maintenant, elle ressent l'envie de toucher ce bras desséché avec son cathéter et de le caresser délicatement. La tenir par la main, l'accompagner sur son dernier chemin, comme elle le fait avec les autres patients. Elle essaie de chasser tous les mauvais souvenirs et d'arrêter simplement de penser. Quoi qu'elle ait sur la conscience, la voilà maintenant en train de mourir devant ses yeux. Elle paiera ses dettes ailleurs et à quelqu'un d'autre. Elle touche légèrement le dos de sa main. La femme sur le lit sursaute comme si elle avait reçu une décharge électrique et la fixe de ses grands yeux gris exorbités. Dans ce visage qui disparaît, ils semblent encore plus grands que d'habitude. Ils sont pleins d'une colère muette. Elle arrache sa main de celle de sa fille, même si cela lui demande un immense effort. Elle ne veut pas ! Elle refuse que sa fille la touche ! Encore un point pour elle. Même dans ses derniers instants, elle arrive encore à l'atteindre au vif. La Soignante des mourants recule, une douleur physique lui traverse le corps et lui serre les entrailles. La douleur du refus, du rejet, une vieille connaissance. Et elle se laisse toujours prendre. Entre elles deux, il n'existe pas de réconciliation possible.

— Va-t'en ! Pars, s'il te plaît ! C'est la fin !

Les lèvres desséchées de Mère s'agitent faiblement. On dirait une crevasse qui s'effrite, dans la boue durcie d'un ruisseau à sec. C'est ainsi que la Soignante des mourants s'est toujours représenté son cœur. Elle se penche prudemment

au-dessus du visage de la vieille femme en train de s'éteindre. Le chuchotement rauque a du mal à former les mots et les phrases. Au début, elle n'en distingue pas le sens. Elle ne comprend pas. Le corps amaigri devant elle se tend une seconde dans une crampe mortelle, elle ouvre une fois encore largement ses yeux gris rageurs à la sclère jaunie en direction du plafond et soudain, tout est fini. La fin. Elle est partie. La Soignante des mourants met encore plusieurs secondes interminables à comprendre ce qu'elle vient d'entendre. Les derniers mots de Mère. Elle s'attendait à tout, à tout... mais pas à cela.





PARDON

«Or, d'après la loi, tout est purifié avec du sang
et, s'il n'y a pas de sang versé, il n'y a pas de pardon.»

Lettre aux Hébreux 9 : 22



BLANC

Automne 2011, Prague, maison de retraite Sainte-Anne

L'obscur couloir d'hôpital pue l'odeur âcre de désinfectant et l'infinie solitude de l'âme humaine. Seuls un gémissement ou une inspiration laborieuse d'un de ces corps endoloris par la vieillesse, enfermés derrière les portes le long du couloir, viennent interrompre la tranquillité étouffante de la nuit. Une espèce de bizarre ruche de la mort. Plusieurs étages de cellules géométriquement alignées qui emprisonnent dans des lits blancs l'enveloppe corporelle usée d'ouvrières et de bourdons à qui ne reste – dans l'intérêt de la ruche – qu'un dernier devoir : mourir. Ici, les enfants accaparés par la vie achètent contre un supplément, pour leurs parents devenus inutiles, au moins une part minimale de dignité humaine. Celle que l'on abandonne forcément, en même temps que les diplômes, les succès au travail et les rôles dans l'existence, à l'entrée de ces établissements de fin de vie. Car sur la chaise percée, tout le monde, vraiment tout le monde, perd sa dignité. Même les plus forts.

Ici aussi ces sièges existent. Les fauteuils de toilette. Les promotions les plus récentes d'infirmières, séduites par l'anglais, les appellent *shitoirs*.

Le long du couloir se dressent d'étranges palans et des appareils mécaniques qui font penser à des potences basses, et dont les serres métalliques aident à retourner, soulever, asseoir qui ne sait plus se retourner, se soulever ou s'asseoir tout seul. Au-dessus, sur les murs peints en vert clair, sont accrochées quelques photos de patients prises lors de leurs activités infantiles. Le dessin, le patouillage de pâte à modeler, la préparation de petits pains d'épice pour Noël. Sous la photo des festivités de la Saint-Nicolas habite, dans un grand terrarium en verre, le petit Kája. Il paraît que c'est pour donner un peu de joie aux petits vieux. L'unique habitant de cet endroit qui a encore envie de se battre pour sa vie et la liberté. Un lapin nain blanc, avec des perles noires à la place des yeux. À la moindre occasion, il cherche à s'échapper.

À présent, il se serre dans un coin du terrarium, son museau s'active frénétiquement, il flaire l'air ambiant. Ses oreilles s'agitent par saccades dans toutes les directions, comme le radar d'un sous-marin. Il sent qu'il se passe quelque chose de mauvais. Depuis qu'elle est arrivée, il y a toujours un souci. Les yeux noirs du lapin percent la nuit en direction de la porte entrouverte de sa chambre.

À ce moment précis, un cri déchire le silence de l'hôpital endormi. Un cri clair, tranchant comme une lame, qui traverse le défaut de la cuirasse. Il se répercute sur le carrelage froid du sol et sur les petites perles noires exorbitées du lapin. Ce n'est pas un gémissement de douleur ni l'appel d'un cerveau perturbé. Ce n'est que le long cri d'une réelle terreur.

VERT

Les pas précipités du personnel médical retentissent dans le couloir, au troisième étage de la maison de retraite. Leur écho vibre entre les murs laqués de vert et les carreaux du sol couleur pervenche, en même temps que les dernières résonances du cri venu de la chambre 37. Elles accourent. La Soignante des mourants et sa jeune collègue Světlana. Elles qui se seraient bien passées de cette garde de nuit. Toutes les deux sont là aujourd'hui, en remplacement, la saison des grippe a eu raison de la plupart des employés ; vient au boulot qui peut. Les néons de secours projettent de longues ombres sur les murs, si bien que tout semble encore plus vert et plus froid. Comme à la morgue. La Soignante des mourants repousse vite cette pensée indésirable et s'efforce de ne pas rester trop loin derrière Světlana. Quarante ans et trente kilos de moins. Elle est jeune, elle n'a pas de mal à courir. Il reste à la Soignante des mourants encore une volée de marches tandis que devant elle les jambes minces de Světlana, en sandales médicales, disparaissent à l'angle du couloir. Elle par contre n'arrive pas à reprendre son souffle. Les cris se sont tus. Le couloir ne résonne plus que d'une sorte de râle effrayé de bête blessée.

Světlana arrive à la porte de la 37 quelques secondes avant elle. La Soignante des mourants voit son corps mince en uniforme d'infirmière et sa natte blonde qui lui descend jusqu'au milieu du dos. Elle n'est plus qu'à quelques pas, quand Světlana atteint le bout du couloir, saisit la poignée et ouvre brusquement la porte sur laquelle figure une étiquette en plastique : « 37 - Ludmila Krausová ».

Et c'est alors que cela se produit. Comme si une main invisible l'avait arrêtée dans son élan. La jeune fille se fige, son dos se contracte et elle est incapable de bouger. Décontenancée, elle recule de deux pas. Puis d'un autre encore. Son dos est maintenant appuyé contre le mur, à côté du terrarium vitré. Elle continue à regarder bouche bée quelque part devant elle, la porte ouverte de la chambre. Cette folle d'Ukrainienne est vraiment utile, bon sang ! La Soignante des mourants arrive enfin en soufflant. Elle a le cœur dans les talons, un point de côté, sans parler de son genou endolori. Quel boulot de merde ! Mais elle a tout de même l'air d'aller mieux que cette pauvre Světlana qui se confond avec le mur vert dans lequel elle enfonce, terrifiée, les doigts de ses deux mains. Ses lèvres sont la seule chose qui bouge. Entrouvertes, elles tremblotent en récitant une prière orthodoxe.

*Svjata Marije, Maty Boža, molys za nas, brišnych,
nyni i v hodynu smerti našoji. Amin³.*

Elle ne la comprend pas. Il y a bien longtemps que la Soignante des mourants a laissé tomber ce qu'elle savait

3 Derniers versets du *Je vous salue, Marie* en ukrainien.

de russe, certaines choses méritent d'être oubliées. Et chez eux, à la maison, personne ne savait prier.

— Ça va ?

Pas de réponse. Comme si elle ne la voyait même pas.

— Maudite... maudite... possédée, murmure Světlana, toujours hypnotisée par ce qu'elle a vu au-delà de la porte d'où le cri est sorti quelques instants plus tôt.

La Soignante des mourants se tourne lentement dans la même direction. Et le monde autour d'elle change soudain de couleur.

Ludmila Krausová, quatre-vingt-six ans – diagnostic : démence sénile profonde –, est assise dans son lit. Elle ne peut plus marcher. Blanche, faible, presque translucide. Même un léger souffle de vent pourrait l'emporter. Ses cheveux longs, blancs comme cette neige fraîche derrière les fenêtres, encadrent son visage amaigri. Elle est assise, bizarrement dressée contre des oreillers presque plus grands qu'elle, comme si elle venait de se réveiller d'un cauchemar. Elle regarde avec effroi devant elle, dans une sorte de transe, et un râle interminable sort de sa gorge. Ses mains sont levées très au-dessus de sa tête, comme un chirurgien qui se préparerait à enfiler des gants avant l'opération.

Et elles sont... écarlates. Un rouge éclatant de sang frais. Comme si elle venait de les plonger dans un seau contenant le sang d'un porcelet fraîchement égorgé. Depuis le bout des doigts jusque bien au-delà des poignets, et encore plus loin, le long des bras, jusqu'aux coudes, et plus loin encore, les ruisselets rouge vif descendent jusqu'à ses aisselles. La couleur rouge sang a teint la pointe de ses cheveux blancs, si bien qu'on dirait un terrible balayage fait sur une bête sanguinaire et pourrissante. Partout, autour d'elle, des empreintes de mains

sanglantes. Sur les oreillers, la couverture. Sur la chemise de nuit, dans laquelle se blottit le corps tremblant de la petite vieille désorientée. Elle ne comprend pas. Comme un poussin apeuré. Elle ne fait que regarder ses mains ensanglantées, puis la Soignante des mourants, puis de nouveau ses mains écarlates. La petite croix sur le mur près de son lit est tournée à l'envers. Jésus y est suspendu la tête en bas.

— Maudite... possédée.

ROUGE

Pas le temps de beaucoup réfléchir. Ni d'avoir peur. À première vue, Ludmila Krausová a perdu au moins un demi-litre de sang, et l'état de choc profond dans lequel elle se trouve peut à tout moment lui faire définitivement perdre ses esprits. La Soignante des mourants saisit une serviette accrochée au mur, près du lavabo, et avec des gestes professionnels rajuste délicatement les bras de la petite vieille apeurée dans leur position naturelle. Depuis toutes ces années, elle a l'habitude de bien des choses. Et si elle est bonne, carrément bonne à quelque chose dans cette vie, c'est dans son travail. Et ça ne peut pas venir d'un bachotage dans les livres ni d'une préparation spécialisée. Seulement de l'école de la vie. À vrai dire, elle a déjà vu des choses pires. À l'exception de cette croix à l'envers, mais pas le temps d'y penser maintenant.

Un corps humain maintenu de force en vie sait inventer des moyens tout à fait horribles pour délivrer son âme de sa vieille chair. Et la mort finit toujours par trouver son chemin. Parfois, la décision vient des tissus rebelles, d'autres fois, c'est le cerveau lui-même qui met fin à cette souffrance. Dans des lieux tels que celui-ci, où la mort rôde chaque jour comme un vautour au-dessus de la proie fatiguée, cela brûle souvent le cerveau humain

jusqu'à la cendre. Rares sont ceux qui sont prêts à cette addition finale qui peut durer de longs mois, voire des années. La solitude du départ, la vanité de tout ce qui a été, les erreurs qu'on ne peut réparer. Plus maintenant. Il est trop tard. Alors la seule chose qui reste est un raccourci rapide vers l'autre rive. Pour ouvrir grand, de ses propres forces, les portes à la mort. Le suicide fait partie de ce lieu, tout comme les couches et les lits inclinables.

— Pansements compressifs! Bandes! Allez, bouge-toi, bon sang!

Elle se retourne à toute vitesse vers Světlana, restée derrière elle. Elle s'y tient immobile comme une sainte-nitouche, l'air idiot. Bon sang, qu'est-ce qu'on leur apprend à l'école, à ces jeunes?

— Et Brož, il est où? Appelle-le! On ne peut pas faire ça toutes seules! Arrête de bigler et au boulot!

Elle repose avec précaution le corps tremblant dans les oreillers pleins de sang. Elle lui essuie rapidement les bras avec la serviette mouillée. Světlana revient déjà avec les bandages compressifs. Et maintenant, trouver la plaie. La coupure. Bref, d'où ça coule. Et vite! D'abord les poignets. Rien. Les mains. Pas la moindre entaille. Même la peau délicate des avant-bras de ces membres fragiles, qui font penser à du petit bois d'allumage, ne présente aucune plaie. Elle caresse légèrement le visage de la mamie. Il est presque transparent. Seuls les yeux sont encore là. Grands, apeurés. Muets. Comme un nouveau-né impuissant. Le sang encore humide colle ses cheveux blancs à son visage.

— Qu'est-ce que vous nous faites là, madame Liduška?

La vieille femme essaie de dire quelque chose. Ses lèvres gercées remuent comme dans un film au ralenti. À vide. Ou bien, c'est le cerveau de la Soignante des

mourants qui tourne trop vite. Elle se penche vers la vieille femme, son oreille touche presque sa bouche. Elle sent le souffle de la vieillesse. Et des mots faibles, si faibles, un bruissement d'ailes de papillon.

— Je... n'ai pas fait... je ne voulais pas... s'il vous plaît...

La Soignante des mourants lui caresse de nouveau délicatement le visage et fixe avec un sourire maternel apprêté les grands yeux pleins de souffrance.

— Chut, ça va aller, madame Liduška. Tout va bien se passer.

Elle sent déjà dans son dos une silhouette masculine corpulente, en blouse médicale. Le docteur Josef Brož. Il a fallu que Světlana le réveille, en bas, dans la salle de repos. Il a pour habitude d'adoucir l'attente nocturne d'un prochain décès à l'aide d'un verre de quelque chose d'un peu fort et, aujourd'hui, il n'y a pas manqué. Il a du mal à reprendre son souffle, des gouttelettes de sueur perlent sur son front rubicond. Car lui aussi a dépassé depuis longtemps sa date limite. Si les choses continuent comme ça, ils finiront un jour tous deux ici, on leur enfilera directement un pyjama et on leur donnera un numéro de lit. Mais quel jeune médecin accepterait aujourd'hui ce boulot ingrat et mal payé ? On est là soit par pénitence, soit parce que c'est une planque pour incapables.

Pour Brož, les deux possibilités se sont associées harmonieusement. Il n'est pas champion de léchage de culs et il se fout pas mal des patients. La maison de retraite n'est pas vraiment un endroit pour un médecin ambitieux qui aspire à sauver des vies et à changer le monde. D'un autre côté, il n'y a rien à gâcher, même avec un petit verre dans le nez. Quand la Soignante des mourants se

pousse pour lui permettre de voir, il lève les yeux au ciel d'un air fatigué. Et il se signe. Il a la foi. Comme tous ici, hormis elle. Sinon tout cela ne pourrait que le rendre fou en un mois ou deux.

— Bon Dieu, c'est quoi, cette tuerie? dit-il en s'asseyant au bord du lit ensanglanté. Ça sort d'où?

La Soignante des mourants hausse les épaules d'un air perplexe.

— De nulle part, semble-t-il. À part le choc, la patiente ne montre aucune blessure.

Brož retourne prestement dans tous les sens les bras amaigris de la mamie, avec peut-être même un peu trop de brutalité. Elle le regarde de ses yeux tourmentés, elle essaie de dire quelque chose, mais n'y arrive pas. Un poisson muet, coincé dans les filets de sa propre vieillesse. Brož lui écarte les lèvres avec les doigts, comme s'il contrôlait une chaussette trouée, il les étire jusqu'aux gencives et pousse sa main gantée dans toute la cavité buccale. Puis il s'essuie la main sur un endroit propre du drap. Rien, juste de la salive. Pas la moindre tache rose. Il soulève le bord de la chemise de nuit. Ici on laisse sa pudeur à l'entrée, en même temps que sa dignité. Rien. Même en bas. Le drap est propre sous son corps.

— Aucune tache, comme la Vierge Marie. Vous vous foutez de nous, hein, mamie?

Le médecin tourne la tête perplexe. La Krausová ne saigne d'aucune ouverture dont le bon Dieu l'a dotée, et elle ne s'en est pas non plus fabriqué une. Bref, le sang ne lui appartient pas.

— Et à qui donc?

Brož parcourt Světlana d'un regard grossier et commence lentement à ranger tous ses instruments dans sa mallette.

— Je vous donne trois indices, ma petite dame, seulement parce que vous êtes beaucoup trop belle pour cette institution, et que vous réjouissez parfois le regard d'un docteur vieillissant. Ouais, et aussi pas très futée, il faut le dire! Donc, des joues barbouillées de sang étranger, mais il n'est pas boucher. Il porte un manteau blanc, mais ce n'est pas Saint-Nicolas. Un stéthoscope au cou, une paie de misère contre un tas d'heures sup, des cheveux argentés, mais ce n'est pas une princesse, mon bon monsieur. Qui suis-je donc, ma Cendrillon? Docteur ou détective?

Světlana baisse les épaules d'un air blessé et s'efforce de ravaler ses larmes. La Soignante des mourants a pitié d'elle. Elle est jeune et elle va en ravaler encore, des larmes, avant d'acquérir enfin un cuir de pachyderme, comme tout le monde ici.

— Bref, nous avons ici un miracle de la nature, mes chères dames, mais comme vous le voyez, l'erreur ne peut pas m'être attribuée, sauf si vous aussi vous aviez un peu levé le coude ce soir. Le sang d'autrui ne vaut pas cher, et celui-ci n'appartient certainement pas à Mme Krausová. Alors, soyez assez bonnes pour faire le tour des autres patients pour voir si l'un d'eux n'en aurait pas par hasard perdu un demi-litre. Peut-être que la vieille rôde la nuit dans son fauteuil et barbote dans le sang de ses victimes innocentes. Si ce n'est pas le cas, alors je demanderais à notre chère infirmière-chef, ici présente, d'aller demain matin faire du foin auprès de cette engeance d'ambulanciers et d'hommes à tout faire. Ce que l'agence pour l'emploi nous envoie ces derniers temps, c'est vraiment trop, même pour ce lazaret. Je n'ai rien contre un joint, moi aussi j'en ai besoin de temps en temps, mais hier, ils ont tellement fumé sous les fenêtres que les invalides

du premier étage ont commencé à se lever de leur lit en mourant de rire. Et je n'ai vraiment plus les nerfs pour supporter, à minuit, ces blagues idiotes de camés. Alors, mesdames, je vous la souhaite bien bonne, vous n'avez plus besoin de moi ici. Fermez les yeux, je m'en vais.

Il se lève lourdement du lit d'hôpital, tapote sur l'épaule de la Krausová, toujours éberluée, et se tourne vers la Soignante des mourants.

— Lavez-la, changez-la et doublez-lui la dose de cette cochonnerie que vous lui faites avaler, pour qu'elle reste tranquille. Même celle pour dormir. Si demain un des docteurs veut l'examiner de haut en bas avec ses tuyaux, la fantaisie n'a pas de limites. Pas de problème, transformez-la en chaudière à circulation. Pour moi, cette vieille n'a rien et elle va nous hanter ici encore un bon bout de temps.

Avant de se tourner vers la sortie, il ôte du mur la petite croix en bois placée au-dessus de la patiente et la raccroche dans le bon sens. La tête du Christ vers le haut. La Soignante des mourants pourrait jurer qu'elle a aperçu à ce moment dans ses yeux l'ombre d'un doute. Peut-être même de la peur...